

Le crime de Rosaire

John Willis

Number 49, Spring 1997

La sexualité : secrets d'alcôves et jeux interdits

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Willis, J. (1997). Le crime de Rosaire. *Cap-aux-Diamants*, (49), 44–44.

Le crime de Rosaire

«C'est toi qui les a tirés?», demande le constable Patrick Horrigan à Rosaire Bilodeau, alors qu'ils se dirigeaient vers le poste de police de l'hôtel de ville en taxi. Il paraît qu'il n'a pas répondu, mais toutes les preuves étaient contre lui! C'était le 25 octobre 1934. Bilodeau, qui avait été facteur de 1926 à 1932, venait de passer chez ses anciens employeurs au bureau de poste de Québec, au coin de la côte de la Montagne et de la rue Buade. Toute une visite! Quand Bilodeau entra dans le bureau de poste, il était 15 h 15. Des employés préparaient le courrier de l'après-midi pour les facteurs et une centaine de citoyens vérifiaient le contenu de leur casier postal. C'était le moment idéal pour une visite et peut-être, pour un meurtre!

Toute l'action s'est déroulée derrière l'ascenseur, sur le premier plancher de l'édifice. Bilodeau avait obtenu un rendez-vous au bureau privé de Jean-Baptiste Morin, maître de poste de la ville de Québec. C'est quand même curieux qu'un employé, congédié pour des raisons de santé, ait eu accès si facilement au bureau de son ex-patron... Toujours est-il que Bilodeau a demandé à voir trois autres responsables du service postal. Deux ont pu venir, le troisième était trop occupé par son travail. Tant mieux pour lui! Jean-Baptiste Morin a reçu une balle en pleine mâchoire. Le chef de la livraison, J.-Octave Fiset, a été blessé par deux balles, une au poumon et une autre à la tête qui est ressortie juste au-dessus de son œil. Quant à Moÿse Jolicœur, facteur en charge de la division postale de Limoilou, il a été atteint au foie. Immobile sur sa chaise, il a «fait le mort», ce qui lui a sauvé la vie. Le tueur l'a oublié. Quand le premier policier est arrivé sur les lieux, il a trouvé Rosaire Bilodeau, le téléphone à la main, debout dans le bureau du maître de poste, son pistolet et ses balles déposés sur la table. Il n'a offert aucune résistance. On l'a donc menotté et amené au poste de police.

Entre-temps les secours sont arrivés : l'abbé Houde, vicaire de la basilique, deux médecins, des agents et des détectives des polices municipale et provinciale et même quelques soldats. Dehors, une foule probablement constituée de clients temporairement évacués et de curieux surveillent et commentent les événements. Les rumeurs et les hypothèses de toutes sortes circulent et s'amplifient. Vers 16 h 30, la plupart des gens retournent à leurs occupations sans connaître toute l'étendue du drame. Disons



Vue du bureau de poste, rue Buade, probablement au cours des années 1920. Photo : Thaddée Lebel. (Collection Musée canadien de la poste).

que Rosaire avait eu une journée fort occupée. Plus tôt en après-midi, il avait attiré ses deux sœurs, sa nièce, et ses deux neveux (du nom de Gauvin) dans le bois de Saint-André, près de Saint-Thérèse-de-Laval où il les avait froidement abattus. Cinq victimes au total, appartenant toutes à l'entourage immédiat de l'accusé.

En l'absence d'une consultation approfondie des dossiers judiciaires, il est bien difficile d'avancer une interprétation sur les motifs de Bilodeau. Ancien facteur, à la fin de la trentaine, il était chômeur au moment de l'incident, mais il souhaitait reprendre son emploi. Au près de ses collègues de bureau, il passait pour un timbré. D'autres, dans son entourage, redoutaient son caractère sournois. On disait aussi qu'il en voulait à tout le monde. Il semble qu'il avait l'habitude de rédiger des lettres qu'il déchirait aussitôt. Et il se proposait d'aller vivre seul en forêt, dans une cabane. Cet aperçu circonstanciel, tel que rapporté par *Le Soleil* en faisait un homme désespéré, existentialiste sur les bords.

Cet événement est riche en enseignements pour l'amateur d'histoire. En réalité, nous avons affaire à deux événements : l'un à caractère privé, l'autre à caractère public. Le drame privé est celui qui a décimé presque toute la famille de Gauvin où habitait Rosaire Bilodeau. Les corps des cinq victimes ont été exposés dans leur demeure, au numéro 3 1/2, chemin de La Canardière, à

la Basse-Ville. M. Gauvin a reçu les condoléances de milliers de concitoyens. Les attroupements étaient tels qu'il fallait des policiers à l'extérieur et à l'intérieur pour assurer l'ordre.

Le drame public s'exprime par les obsèques du chef de la livraison, J.-Octave Fiset. Elles ont lieu à l'église Saint-Cœur-de-Marie à la Haute-Ville. Le service funèbre constitue une sorte de spectacle auquel participent plusieurs notables, dont le ministre des Postes Arthur Sauvé et une dizaine d'ecclésiastiques. La liste des membres de la famille Fiset et de leur parenté occupe 59 lignes dans *Le Soleil*. Le bureau de poste est appelé à jouer un rôle dans ce rituel public car, après le service, le cortège descend la Grande Allée et y fait une halte d'une minute avant de reprendre le chemin du cimetière Saint-Charles. Comme si la collectivité avait senti le besoin de se défendre symboliquement contre ce terrible événement. Les murs de Québec sont faits de pierre, de mortier et de monuments, tel cet édifice, témoin du crime de Rosaire, qui monte toujours la garde sur la rue Buade, non loin des remparts.

L'auteur remercie Jacques Lacoursière, Lucienne Gadoury et Rémi Chenier pour leur collaboration. ♦

John Willis
Musée canadien de la poste